

les cloches sonnèrent, alors mon père de dire : ça y est, la guerre est déclarée, il faut se préparer.

Beaucoup d'hommes du village devaient prendre le "Tacot" dès le lendemain à 5 heures. Les autres s'échelonnèrent les jours suivants. Mon père partit au cinquième jour et devait passer la guerre comme sapeur dans le Génie en ligne surtout dans la Somme.

- J'allais à l'école jusqu'en 1916 et chaque matin l'institutrice faisait lire à l'un d'entre nous les communiqués du front.

- En 1915 on voyait déjà des femmes tristes et habillées de noir. Plusieurs camarades d'école n'avaient plus de papa.

- En 1916 parmi mes cousins : Lucien Moreau fut tué et Victor Sabre blessé. Je quittais l'école pour aider maman qui était malade et m'occupais de mes petits frères. Je lavais le linge au lavoir et "allais aux vignes".

- Il y avait des restrictions sur le pain (1 kg pour 5 personnes par jour), la viande, le sucre, le pétrole (il n'y avait pas encore l'électricité), sur les vêtements aussi, les chaussures, mais ce fut pour nous moins dur qu'en 1943. Comme les chevaux avaient été réquisitionnés : femmes, vieillards et gamins devaient cultiver les vignes avec les pioches et fessoux. Il y avait beaucoup d'entraide.

- En 1917 mon oncle Albert Vaivrand qui avait déjà été intoxiqué par l'Ypérite, eut les pieds gelés à Verdun et mon cousin François Sabre, était blessé aux jambes lors d'une attaque sur la Meuse. Il sera couché en hôpital pendant 3 mois.

Le 14 juillet de cette année il y eut un terrible cyclone sur Pommard et beaucoup de dégâts.

- Je n'oublie pas le 11 novembre 1918... Les cloches tintaient partout... J'avais 14 ans et c'est peut être parce que j'ai travaillé beaucoup dès ma jeunesse que j'ai aujourd'hui 91 ans.

M. Georges Caillet de 1901 se remémore :

- Je vis partir les hommes du village : ils n'étaient ni tristes, ni joyeux. Quatre jours après la déclaration de guerre : Pommard fut traversé par de nombreux convois hippomobiles qui venaient du Centre de la France. Les routes étaient défoncées.

- Il y eut alors la réquisition des chevaux et certaines grandes maisons comme la Commaraine, chez Latour et Marey-Monge servirent de gîtes d'étape à ces troupes qui montaient en lignes.

- L'entraide était le maître mot. L'école finie, et surtout le jeudi et dimanche, tous les gamins et adolescents travaillaient dans les vignes. Les restrictions étaient sévères mais, comme les gens vivaient en autarcie, ils